

intérêt d'autant plus vif, que sa solution entraînera, comme une conséquence naturelle, la réponse à une question ultérieure, éminemment pratique et personnelle pour chacun de nous : *Quelle est ma vocation, et quels sont mes devoirs, en tant que citoyen de Montréal ?*

Les considérations que je vais esquisser seront nécessairement bien superficielles ; car, récemment arrivé dans cette contrée, je ne suis encore guères familiarisé avec l'histoire et les usages de ma nouvelle patrie. Cet essai, sur la vocation de la Colonie de Montréal, ne sera point toutefois inutile, s'il peut attirer vos études et vos réflexions sur une question si capitale et si glorieuse, afin que plus tard elle soit résolue avec la profondeur et l'étendue qu'elle mérite.

I

Les sociétés, aussi bien que les individus, ont une vocation spéciale qui leur est assignée par la Sagesse Divine ; de sorte qu'à l'instant même où la Providence suscite une nation ou une cité nouvelle, il l'associe à ses desseins de miséricorde ou de justice, en lui confiant un rôle plus ou moins important pour le bonheur de l'humanité. Eh ! comment Dieu aurait-il pu oublier Montréal, cette cité privilégiée, lorsqu'avant tous les âges, combinant dans son idée éternelle le plan de l'univers, il distribuait aux empires et aux individus leur portion respective de travaux, de grâces et de gloire ?

Oui, Ville-Marie a sa vocation ; et, préalablement à tout examen, j'ose affirmer que cette vocation doit être extraordinaire. Rappelons-nous en effet le sublime désintéressement de ses fondateurs, l'héroïsme et la sainteté de ses premiers colons ; n'est-il pas évident, que Dieu, dont la sagesse infinie proportionne toujours les moyens à la fin, n'a point veillé sur Ville-Marie avec tant de prédilection et de tendresse, pour la laisser languir dans l'obscurité d'une destinée commune et vulgaire ?

Mais pouvons-nous pénétrer plus avant ? Vouloir assigner la nature et l'étendue de la vocation d'une ville, encore au matin de son existence, n'est-ce pas une entreprise téméraire ? Et avant de formuler les destinées providentielles de la colonie de Montréal, ne faut-il pas attendre qu'elle ait parcouru toutes les phases de son développement, et les diverses périodes de son histoire ?

Non ; Dieu s'est réservé, il est vrai, la science de l'avenir ; mais le nuage mystérieux qui en dérober les secrets aux regards des mortels est, pour ainsi dire, transparent pour les esprits observateurs et profonds. Les hommes et les nations, même avant de connaître distinctement leur destinée, semblent en avoir dès l'enfance un pressentiment instinctif, et en laissent percer des indices plus ou moins frappants. Nous pouvons recueillir ces données éparses, les combiner avec les enseignements de l'expérience, et en déduire des conjectures plus ou moins probables, tout en conservant une sage défiance de nos propres lumières, et une humble soumission aux décrets inconnus de la divine Sagesse. Tel est l'ordre commun de la Providence. Quelquefois même lorsque Dieu veut donner au monde un homme, ou un peuple, chargé d'une mission extraordinaire, il lui prépare les voies, et l'annonce à la terre, en déchirant d'avance le voile qui cache son avenir. Ainsi, la vocation de St. Jean-Baptiste fut proclamée avant sa naissance ; ainsi, plusieurs siècles avant que le peuple Israélite prit place parmi les

nations, ses sublimes destinées avaient été prédites à ses aïeux.

Voilà donc deux manières de connaître d'avance les desseins de Dieu sur les cités et les individus ; l'une ordinaire, qui n'aboutit qu'à des conclusions probables ; l'autre, extraordinaire, qui conduit immédiatement à la certitude.

Laquelle de ces deux méthodes devons-nous employer dans l'examen de la vocation de Montréal ?

Sans rejeter absolument la première, il me semble que nous avons ici le droit d'employer la seconde, et que, par elle, nous obtiendrons une solution prompte, complète et incontestable au grand problème qui nous occupe.

Lorsque je considère le zèle apostolique, la pureté de vues surhumaine, les lumières extraordinaires que nous avons admirées dans ses premiers fondateurs, je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même : sans doute, Dieu prenait plaisir à s'entretenir familièrement avec ces nobles âmes, comme autrefois avec Abraham et Moïse ! Eh ! dans ces doux épanchements de cœur à cœur, comment aurait-il pu leur cacher ses desseins de miséricorde sur l'œuvre à laquelle il les avait associés ? Si donc nous pouvions pénétrer le but que se proposaient les premiers fondateurs, nous connaîtrions par-là même les vues de Dieu sur Montréal. Interrogeons-les donc ces fidèles organes de la Providence ; écoutons-les avec respect : le Ciel va nous révéler par leur bouche la vocation de notre patrie !

Dieu a-t-il suscité Ville-Marie pour en faire un riche entrepôt de commerce, où les nations se donneront rendez-vous pour échanger l'or et les marchandises précieuses ? Déjà, grâce à sa situation avantageuse, Montréal a pris un rang distingué parmi les plus florissantes cités ; son opulence et son commerce vont prendre un essor plus rapide encore, lorsque le St. Laurent verra ses flots jusqu'alors indomptés, passer sous les piles superbes du Pont-Victoria. Mais le commerce et les richesses seront toujours pour Montréal quelque chose d'accessoire et de secondaire : écoutez avec quelle noble fierté ses fondateurs dédaignent une vocation si vulgaire : " Il ne faut pas, disent-ils, mesurer les pensées de Dieu avec les nôtres, ni estimer qu'il nous ait ouvert, à travers tant de mers, ces chemins auparavant inconnus, pour en rapporter seulement des castors et des pelleteries. Cela est bon pour la bassesse des desseins des hommes, mais trop éloigné de la majesté et de la pro-fondeur de ses voies, et des inventions secrètes et admirables de sa bonté." (*Vie de Sœur Bourgeoys, Introduction, p. xii.*)

Serait-elle donc destinée à devenir une cité belliqueuse et conquérante ? Elle avait sans doute le droit d'y prétendre ; car ses premiers colons par leurs brillants faits d'armes, se sont élevés à la hauteur des anciens Romains et des nobles chevaliers du Moyen-Age, dont nous admirons les merveilleuses prouesses. Mais, chose bien digne de remarque, les Montréalistes n'entreprirent jamais une guerre offensive ; et s'ils portèrent les armes dans le pays de leurs ennemis, ce fut uniquement pour faire diversion, et assurer le repos de la patrie. En cela ils suivaient fidèlement les vues pacifiques des fondateurs : — " Si, par la permission du ciel, écrivaient-ils, nous ne pouvons ni convertir les Iroquois, ni les obliger d'avoir la paix avec nous, nous leur ferons une si juste, si sainte et si bonne guerre, que nous osons espérer que Dieu fera justice de ces petits Philistins, qui troublent ses œuvres." (*Ibid. p. xvii.*)